

Turbiau, Aurore et al. *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes de 1900 à nos jours.* Paris : Le cavalier bleu : 2022. 296 pp.

« Être lesbienne est une fête »

Il existe des ouvrages dont on espérait la publication depuis longtemps tant l'absence se faisait sentir. C'est le cas d'*Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes de 1900 à nos jours* publié aux éditions Le cavalier bleu en 2022 et écrit par un collectif de « jeunes chercheuses lesbiennes, bies, folle-queer, engagées ». Organisé en sept parties et suivant un parcours historique de 1900 à aujourd'hui, ce livre s'attarde à l'impact des histoires et cultures lesbiennes (en particulier françaises) sur la littérature et vice versa. L'ouvrage¹ s'ouvre sur deux constats. Le premier : il existe beaucoup d'écrits lesbiens en France depuis 1900 et pourtant subsistent une grande méconnaissance de ces textes et leur exclusion des institutions littéraires. Le deuxième : il est difficile de définir une littérature lesbienne. Plusieurs définitions sont explorées et, sagement, aucun choix particulier n'est fait, si ce n'est celui-ci : « On peut considérer qu'une œuvre est lesbienne dès lors qu'elle est lue comme telle par le lectorat quelle que soit la position et l'intention de l'auteurice ».

Camille Iskert, qui signe les deux premières sections de l'ouvrage, défait l'idée reçue selon laquelle Paris et la Belle-Époque étaient un havre pour les lesbiennes. Bien que ce lieu et ce temps bénéficiaient d'une certaine libéralité des mœurs et que, soudain, plusieurs textes lesbiens écrits par des femmes aient été publiés, l'image « du 'Paris-Lesbos' repos[ait] en grande partie sur l'omniprésence des discours [des hommes] sur les lesbiennes, bien davantage que sur leur existence réelle dans l'espace public et littéraire ». Il y a « saphisme partout, lesbienne nulle part ». Ou presque. Renée Vivien et Nathalie Clifford Barney, notamment, publièrent des textes poétiques où elles tentèrent de se réapproprier la figure de Sappho du regard des hommes. Comme Iskert le soulève, la période de l'entre-deux guerre « coïncide avec l'ouverture de plusieurs lieux de sociabilité » lesbiens. D'une part, ceux-ci sont topographiques – Paris et Berlin sont des endroits de tolérance et le salon littéraire de Nathalie Clifford Barney devient un refuge pour quelques élues. D'autre part, ce lieu en développement est également littéraire. Si *Le puits de solitude* de Radclyffe Hall et *Ladies Almanach* de Djuna Barnes sont des œuvres marquantes, elles restent empreintes des clichés de l'époque et des discours médicaux. Deux visions du saphisme se côtoient à l'aube des années 1920. La première, en lien avec l'image maudite de la

lesbienne incarnée par Renée Vivien, est celle de la féminité hellénique et de l'androgynisme littéraire. La deuxième est la femme nouvelle, la garçonne « dont on prend volontiers Radclyffe Hall comme parangon [; elle] est l'un des catalyseurs d'une écriture moderniste ».

Alexandre Antolin, qui rédige la troisième section, s'intéresse à la fictionnalisation et à la censure des vécus lesbiens. Bien que les autrices du temps de l'après-guerre semblent avoir narré des expériences similaires, elles ne faisaient pas communauté, si ce n'est par le monitorat littéraire. Pour être publiées, les femmes et les lesbiennes doivent être recommandées par un homme ou être riches. De plus, le rejet du « terme de lesbienne [...], car teinté de pornographie » a pour conséquence que « les héroïnes n'arrivent pas à nommer leurs émois lesbiens ». La loi du 16 juillet 1949 qui crée la Commission chargée de la surveillance et du contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence affecte la publication d'écrits lesbiens. Les lesbiennes paraissent inoffensives tant qu'elles restent un matériel pornographique, mais dérangeant « [d]ès lors qu'elles sortent de leur rôle attendu ». Leur présence en littérature doit être minimisée, en subissant une autocensure, comme dans *Ravages* de Violette Leduc, ou alors en étant banalisée sous une forme non-menaçante, comme celle d'une enfant dans *L'Opoponax* de Monique Wittig.

La quatrième section, rédigée par Aurore Turbiau, couvre la période 1969-1985 durant laquelle le féminisme mondial forme la base « des contre-cultures lesbiennes ». On est en présence d'une « génération théorique et revendicatrice ». Très conscient chez les autrices qui se citent entre elles, un internationalisme se définit et se développe par un travail de traduction, de diffusion et de critique. Wittig est une figure centrale, à la fois du féminisme lesbien et radical et de la littérature lesbienne, qui théorise l'hétérosexualité et pense le lesbianisme comme posture politique. La littérature lesbienne se divise alors en deux branches très différentes : les écrivaines lisibles dites d'intégration ou classiques d'un côté, et les écrivaines illisibles, dites modernistes de l'autre.

Turbiau, dans la cinquième section centrée sur les années 1986-2000, s'intéresse à la diffusion massive de la littérature lesbienne dans « l'ensemble du champ littéraire ». Marquée par la recherche d'archives et les mémoires, comme par l'avènement d'Internet et des sites web, c'est une période qui permet la naissance de l'édition lesbienne française. La recherche d'un lesbianisme heureux anime l'écriture des livres publiés. Cette période connaît aussi un « déplacement de la littérature lesbienne vers la littérature queer » avec des publications telles que *Sphinx* (1986) d'Anne F. Garréta et *Manifeste contra-sexuel* (2000) de Paul B. Preciado.

Manon Berthier s'attarde, dans la sixième section, à retracer la présence du lesbianisme dans les littératures de l'imaginaire, soit la science-fiction, la fantasy et le fantastique (SFF). On trace l'origine thématique du lesbianisme dans « Christabel » de Samuel Coleridge en 1816 et *Carmilla* de Joseph Sheridan Le Fanu en 1872, qui représentent les « angoisses de leur époque concernant l'évolution des rôles sociaux des femmes ». Cette fiction vampirique, cette rencontre entre « héroïne innocente et une figure féminine surnaturelle » (173) sera actualisée par les écrivaines des littératures de l'imaginaire des années 1960 et 1970. Les autrices de SFF, présentes depuis 1949 en France, interrogent, dans leur fiction, les rapports sociaux de sexe, la sororité politique et la reproduction entre femmes.

La septième section, rédigée par Margot Lachkar, porte sur une littérature lesbienne contemporaine où l'autofiction domine. Résolument politique, cette littérature s'attaque au mariage pour tous·tes et à l'homoparentalité, mais aussi à la racisation, la judéité et l'antisémitisme – sujets qu'abordent, par exemples, Nina Bouraoui, Fatima Daas et Constance Debré. Cette période voit toujours une profusion de publications lesbiennes : romans policiers et romances, bandes dessinées et romans graphiques, mais, curieusement, la littérature lesbienne met encore en scène des récits de sortie de l'hétérosexualité par des aventures lesbiennes. Le corpus étudié est moins blanc dans cette section, mais on peut regretter que les personnes racisées soient peu abordées et seulement vers la fin du livre.

Plus d'un siècle de littérature lesbienne est maintenant accessible grâce à ce remarquable ouvrage collectif complet, facile à lire et bien structuré. Les auteur·rices rendent justice à des œuvres invisibilisées et aux mouvements de luttes ayant permis leur publication. Iels donneront probablement l'élan aux chercheur·euses d'écrire maintenant des livres spécialisés qui s'attarderont à des types particuliers de la littérature lesbienne, comme ceux de l'imaginaire, de la bande dessinée, de la littérature jeunesse ou du théâtre.

Maël MARÉCHAL

Note

¹ Le titre de l'ouvrage est tiré d'un texte de Monique Wittig publié dans le journal féministe *Le Torchon brûle*.